

ESSAI

N° 177.

SUR

L'EXPECTATION;

*Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 13 août 1828, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR PROSPER MEYNIER, de Dôle,

Département du Jura;

Bachelier ès-lettres; ex-Chirurgien sous-aide major aux hôpitaux
militaires de Bordeaux, Bayonne, Madrid, Besançon, aux hôpitaux
d'instruction de Strasbourg et du Val-de-Grâce; Chirurgien à l'hô-
pital de la Garde Royale.

« *Perinde est periti medici, quandoque
nihil agere, atque alio tempore efficacis-
sima adhibere remedia.* »

SYDENHAM, sect. 5, cap. 6.

« *Principiis obsta; sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.* »

P. OVID. NAS., t. 1, *De remed. amor.*, lib. 1.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

ESSAI Sur L'Expectation

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

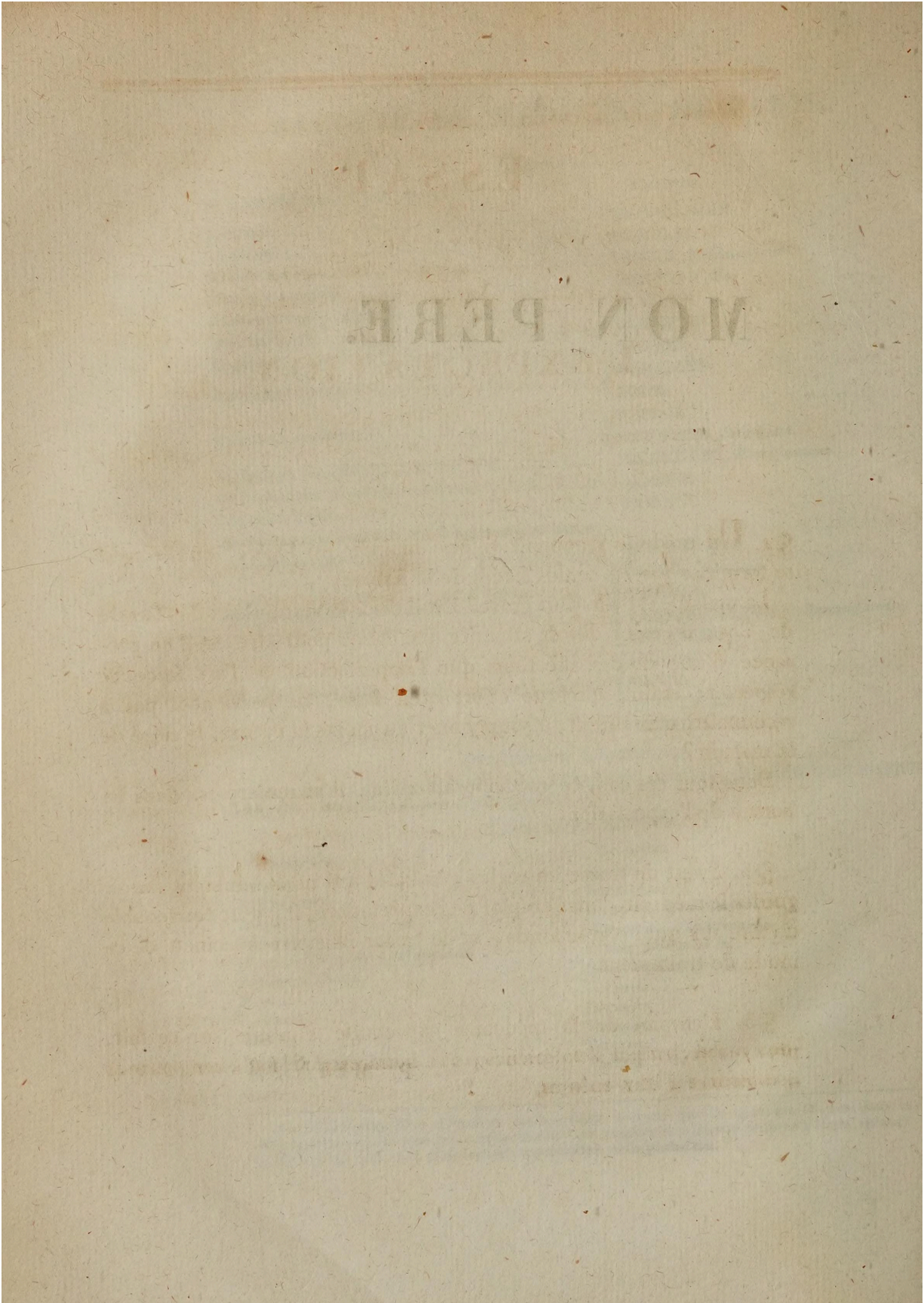
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

PORN, D 7 SUR "LEXPECTATION"; Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 15 août 1828, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ; He Par Prosper MEYNIER, de Dôle, Département du Jura; Bachelier ès-lettres ; ex-Chirurgien sous-aide major aux hôpitaux militaires de Bordeaux, Bayonne, Madrid, Besancon , aux hôpitaux d'instruction de Strasbourg et du Val-de-Grâce: Chirurgien à l'hôpital de la Garde Royale. « Perinde est periti medici, quandoque « nihil agere, atque alio tempore efficacis _ « sèma adhibere remedia. » . SYDEN&AM, sect. 5, cap. 6. « Principiis obsta; ser medicina paratur, € Cm mala perlongas invaluere moras. » P. Ovin. Nas., t. 1, De remed. amor., lib. 1. ——— _ — _ — A PARIS, DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE, Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne , n° 15. He | 1528.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS. î Professeurs. | M, LANDRÉ-BEAUVAIS, Dove. Messieurs Anatomie UE UN DT NS Re SR CRUVEILHEER É Physiologie,..ses.rriersrenesserereseropeses de ee DUMÉRIL. Chimie médicale., ..ov.s.cossercosssesseerveesse © ORFILA, Eraminateur. Physique médicale.se.se.ssess.seee PELLETAN fils. Histoire naturelle médicale..... ss co ve: | SGEARMIQON. Pharmacologie... seese.cscees.aresesserede à GUILBERT: Hygiène. HAS ARRETE UNS à RM D en DEAN E Pathologie chirurgicale... .. Rae che Ts Corus À { MARJOLIN: ROUX. Pathologie médicale.....- es.ssesseosess ... FIZEAU. 4 FOUQUIER, Suppléant. Opérations et appareils..... RICHERAND, Ewaëminateur. Thérapeutique et matière médicale.....: ALIBERT. Médecine légale.....s...esve.e.sse séusous doses: AADDEON, 2) Accouchemens, maladies des femmes en couches et . des enfans nouveau-nés.e séendee ice. 1. DESORMEAUX, GAYOL, Président. Clinique médicale. s..eos.ssesesres..s.e der a ble fouroue. LANDRÉ-BEAUVAIS, Examinateur. RÉCAMIER. BOUGON. Clinique chirurgicale. . MM.s.....s.sssssees.se € BOYER. DUPUYTREN. Clinique d'accouchemens. «.esoses.s.ssess.s.s + DENEUX,. Professeurs honoraires. MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN. Agrégés en exercice. Messieuns Messieurs ARVERS, : Gwerr. BAUDELOCQUE. KERGADEDEC. Bouviee. LisrrAnc, Ewaminateur. BazscarT. Maisonase, Emaminateur. Croquer (Hippolyte), Supptéant. Parent Du CHATELET. Gzoquer (Jules). Paver »5 Counreicce. Dancs. È RATHEAU. Devercie. Ricmanp. Duncis. Rocnoux. Gaucnier pe Ccausny. Rucrrrez. GÉBARDIN. VeLPEAU. Geroy. .Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

MON PÈRE. P. MEYNIER.



SUR L'EXPECTATION. 61. U: médecin reconnaît qu'une maladie est légère, qu'elle peut se terminer par les seules forces de la nature; La maladie est-elle plus grave? Est-il disciple scrupuleux de J'Oracle de Cos, il croira devoir attendre une crise ; peut-être est-il en présence d'une de ces affections que l'imperfection de l'art force de respecter; enfin, quelque effort qu'il fasse, ne parvient-il 'pas à reconnaître clairement, à soupçonner au moins la nature, le siège de la maladie? Dans tous ces cas, ce médecin attendra ; il se renfermera dans les bornes de l'expectation. §§ 2. Avant de tracer les règles générales qui nous semblent devoir guider le médecin dans l'emploi de l'expectation , il paraît convenable de dire sur quoi elle se fonde, et de tracer l'histoire succincte de ce mode de traitement. § 3. L'emploi de la médecine expectante s'appuie sur ce fait, 'prouvé souvent par l'expérience, que beaucoup de maladies peuvent se'terminer d'elles-mêmes.

(6) S 4. De l'observation de ce fait est née la croyance, aussi ancienne que la médecine elle-même, d'une puissance médicatrice. S 5. C'est à cette force, quelquefois na, plus souvent admise, au moins quant à ses effets, qu'on a donné une foule de noms qui tous expriment la même idée. Le tableau très-abrégé que nous allons dérouler en fera connaître quelques-uns. S 6. Ainsi que nous l'avons déjà fait entendre plus haut, du moment que les hommes commencèrent à souffrir, la médecine expectante dut paraître ; car les hommes n'avaient pas encore l'expérience et l'observation pour les guider et leur enseigner un autre mode de traitement. I] leur fallait donc rester spectateurs oisifs de leurs maladies, que rien n'entravait dans leur marche. Peut-être cependant le Créateur ne les laissa-t-il pas sans secours après les avoir formés; peut-être leur révéla-t-il quelques remèdes, ainsi qu'il l'a fait aux animaux. Le chien languissant cherche l'herbe qui le doit soulager : souffre-t-il? il s'abstient de nourriture, et guérit ; il lèche sa plaie, reste immobile, et sa plaie se ferme bientôt. \$ 7. Cependant les maladies devaient être rares. Le genre humain, plus rapproché de ce qu'on a nommé l'état de nature, était sans doute moins sujet aux infirmités que la société actuelle avec ses passions et ses vices. Il se trouvait alors aussi rapproché que possible des autres animaux, dont pourtant la plus noble des facultés le portait à une distance immense. Or, les animaux sont, comme on sait, bien moins sujets que l'homme aux maladies; cette différence est plus grande encore si l'on ne fait entrer dans la comparaison que les animaux domesliques; comme si Dieu avait voulu faire acheter par une forte compensation le don sublime de la pensée! \$ 8. Peu à peu l'observation , l'expérience et le hasard, firent connaître des remèdes qui permirent de guérir plus vite les maladies.

(78) . Dès lors l'expectation dut être moins souvent employée ; dès lors aussi dut commencer à s'affaiblir la confiance qu'on avait en elle. Mais son efficacité fréquente, là où l'art est qu'à l'impuissance , fit qu'on ne l'oublia jamais. : S 9. Telle fut sans doute la marche que suivit la médecine dans ces temps dont l'éloignement , comme celui du ciel, les fait échapper à notre faible vue. Contentons-nous de ce simple aperçu : hâtons-nous d'arriver aux premiers siècles qui virent naître la médecine comme science, comme art sublime en lui-même et par son objet. Parlons d'abord du divin vieillard. Semblable au poète qui invoque sa muse ou quelque Déesse au début de son ouvrage, quel autre pourrions-nous choisir qui pût mieux figurer ici ? § 10. Hippocrate est généralement regardé comme le père de la 'doctrine de l'expectation. Que l'on parcoure ses ouvrages, on y verra que «sa pratique n'est autre chose qu'une méthode expectante, très-sage, très-rationnelle, quand on n'a pas de bonnes raisons pour s'agir (1).» Il croyait à l'existence d'un principe médicateur, comme. il croyait à celle de ses puissances actives, Τα ἐνδομύα. On en trouve la preuve dans une foule d'endroits de ses œuvres. Il appelait ce principe *Quædam morborum medicatrix* (2). Dans le livre de *Insomniis* , il dit que l'esprit gouverne sa propre maison : *Αὐτὸς διοικεὶ τὸ σῶμα*. Plein de confiance en cette puissance, il lui abandonnait souvent la cure de ses malades: « *Optima medicina interdū est, medicinam non facere* (3) . » (1) Les Médecins français contemporains, par J. L. M. H.P....; G.. ; première livraison, p. 8: opinion de M. Broussais. Voyez aussi l'Examen de ce dernier, passim. (2) Hipp. De Alimento, ru g et 21, et Epid. 6. (3) Id., De articulis, tom. 2, sect. 6.

EE Il avait un si grand respect pour elle, qu'il disait de donner aux malades tout ce qu'ils désiraient, quand cela ne devait pas leur nuire DE Mais il ne bornait pas sa thérapeutique à l'expectation . « Multarum « rerum vero experientiam medicum habere oportet (2). » Dans la période d'état des maladies aiguës, il veut qu'on reste dans l'expectative; si l'on doit agir, il le faut faire dans la: période d'accroissement : « [ncipientibus morbis , si quid movendum videtur , move : vigen«tibus autem quiescere meliüsrest (3): »Celse est de cet avis; de plus, selon lui, on doit agir: dans la période de déclin ::« Ý'idendum.etiam « est morbus an increseat, an consistat, an minuatur, quia quædam incre«centibus morbis,plura inclinantibus, conveniunt (4). » Il défend de troubler les crises : « Quæ judicantur et judicata sunt perfectè ne moveto, « neque innovalo , sive purgantibus medicamentis ;:sive aliis irritamentis , « sed sinito (5). » S 11. Les successeurs d'Hippocrate , l'école dogmatique, reconnurent aussi la nature et son puissant secours dans les maladies. S 12. Aristote et Platon faisaient de ce principe un être mitoyen entre l'âme et le corps (6). Le premier avoue de même que la nature fait toujours le mieux en tout ce qui peut être (7). Le second l'appelle Fait. Préface de l'or. : \$ 13. Asclépiade ; à qui l'on doit remonter. pour trouver l'origine de la secte méthodique , n'admettait aucune force primitive dans: le 2^e qe (1) De affect: ; n^o, 42. (2) De articulis, tom. 2, sect. 6, p. 785. (5) Aph. 29, sect. 9. (4) De re medicâ , lib. 3, sect. 2, ed. Fouquier. (5) Aph. », sect. 1. (6) F8 04 Hist. de la méd. , part. 1, tas 7 ch. 3 , sur l'âme inférieure de Platon. (7) Platon, lib. 2, De generat., c. 10, \$ 22; et id., De cœlo, lib. 2; c. 4.

(9) corps (1); il niait, dit Galien, toute sympathie entre les parties du corps de l'homme (2); il se permettait même une ironie blâmable lorsqu'il parlait des sages vues de la nature, et lui reprochait souvent des efforts impuissants (3). Il niait l'influence des mouvements critiques et de ce qu'on nomme l'activité de la nature (4); il prétendait que les crises n'arrivent jamais à des jours déterminés (5), et traitait de chimères tout ce que ses prédécesseurs avaient dit sur la nécessité d'obéir aux indications. «C'est le médecin» disait-il «et non la nature, qui «ménage et fait naître les occasions; la prétendue nature est aussi «souvent nuisible qu'utile (6). » «Id (crises) Asclépiade jure ut va«num repudiavit, neque in ullo die, quia par imparve esset; iis vel majus. «vel minus periculum esse dixit (7) Du reste, Asclépiade paraît être le premier qui ait distingué les maladies en aiguës et chroniques (8); il saignait souvent dans les inflammations (9), et faisait grand cas des moyens diététiques (10). §S 14. Thémison, qu'on regarde comme le véritable chef de l'école méthodique, méprisait, à l'exemple de son maître, Asclépiade, les idées des anciens sur les crises et les jours critiques. Cependant il interdisait toute nourriture dans les trois premiers jours du plus grand nombre des maladies (11). Il paraît avoir le premier fait usage des sangsues (12).

| ee mr me me ie a om e Eure es (x) K. Sprengel, Hist. de la méd., trad. par Jourdan, t. 2, p.9. (2) Galen., De natural facult., lib. 1, p. 92. (3) Id., De usu part., lib. 5, p. 421. (4) Id., De crisibus, lib. 3, p. 428. (5) Cœt. Auret., Acut., lib. 1, c. 4, p. 42. - (6) Zf. (7) Cels., lib. 3, s. 4, p. 94. (8) Cœl. Auret., Chron., lib. 3, c. 8, p. 6. (9) Id., Acut., lib. 3, c. 8, p. 215. (10) Cts, Op. cit., lib. 2, s. 14, p- FE. (11) K. Sprengel, Op. cit., t. 2, c. 2, p. 21. (12) Cœt. Aurel., Chron., lib. 1, c. 1, p. 286. hs

(ro) Les Méthodistes n'avaient pas égard, dans les maladies chroniques, à l'activité de la nature, parce qu'ils jeigient toute idée d'une force semblable (»). On pense bien qu'alors, la polépharmatie était Got Rata: S 15. Les Dogmatiques prirent le nom de pneumatistes dans le temps où la secte des Méthodistes jouissait de toute sa splendeur. Ils admettaient un principe actif, de nature immatérielle, qu'ils nommaient *#yeuua*, et qui déterminait la santé et la maladie (2). La théorie de Platon avait déjà posé les fondemens de la doctrine de cette substance aérienne dont Aristote donna le premier une idée claire, en décrivant les voies par lesquelles le *pneuma* s'introduit dans le corps. Athénée peut être regardé comme le fondateur de cette secte (3). Arétée, de la même école, portait une attention continuelle aux forces de la nature (4). S 16. Il serait trop long de citer ici tous les passages de Galien qui ont rapport à notre sujet. Nous nous bornerons à dire que ce père de la doctrine humorale croyait à l'autocratie de la nature, et qu'il conseillait d'en tenir compte, Il dit de la nature : « Elle est la source de « la santé des hommes, car elle retient ce qui lui est utile et expulse « le superflu ou les objets qui lui sont étrangers par ses propres « efforts (5). » Il renchérit même sur ceux qui, depuis Hippocrate, avaient loué cette heureuse faculté (6). Selon lui, les facultés naturelles sont accomplies par le *pneuma* qui circule dans les vaisseaux CA Il avait une confiance sans bornes dans les aphorismes d'Hippo... (1) Gaten., contra Julian , p. 339. (2) K. Sprengel., tb., p. 69. (3) Monfalcon , Précis de bibl, p. 347; Paris, 182. (4) Aret. De curat., diut. morb. , lib. 1, c. 4, p. 22. (5) Galen. , lib. de differ. febr., cap. 5. (6) Id., De it, Hipp. et Platon, et lib. 1, , de. facul, natur. (7) Ibid. lib. 1 , p. 88. — De-usu part. lib 7, p.446.

(ii) -crâte ; et croyait ; ‘ainsi que ce grand homme , aux Jours critiques (1). Le régime qu'il prescrivait était le: même que celui que recommande le père de la médecine. \$ 17. Les Orientaux croyaient à l'existence de deux ordres de génies : les uns, pleins de bontés, protecteurs de la vie et de la santé, émanaient d'Ormuzd, principe de tout bien ; les autres, sources des maladies , devaient l'être au génie du mal, Ahriman. Placé'entre ces deux ordres d'influences, le-médecin devait invoquer et seconder celles qui pouvaient être saluaires : on conçoit dès-lors que la médecine devait se confondre souvent avec le sacerdoce. C'est ce qui arriva en Égypte aussi, et dans beaucoup d'autres lieux, à beaucoup d'autres époques. \$ 18. La médecine, chez les Juifs , fut aussi en grande partie entre les mains des ministres de la religion ; mais alors, comme chez les sectaires de Zoroastre, on attendait plutôt des secours d'êtres supérieurs que des forces de la nature. Plus tard, les absurdités du Talmud , la cabale et la magie remplacèrent ce sentiment de confiance qu'inspire un pouvoir céleste bienfaisant, dont l'influence fut souvent salutaire. \$ 19. L'établissement du christianisme fit qu'on rechercha dans la contemplation, la retraite et l'extase, la guérison de quelques maladies qu'on attribuait à l'obsession de l'esprit du mal. \$ 20. Nous passerons rapidement sur les siècles qui suivirent le médecin de Pergame. Nous ne citerons, parmi ses successeurs , qu'Alexandre de Tralles, qui, dans mille endroits, recommande d'observer soigneusement les efforts de la nature dans les maladies aiguës (2). (1) De crisib. ; lib. 3, p. 418. — De dieb. dec., lib. 5, -p. 445. (2) Par exemple , 4{æ. , lib. 1, c. 10 , p: 19-25. QUE #

(13) S 21. Les Arabes, amis des sciences, en conservèrent le flambeau , que le moyen âge courait risque de voir éteindre en Occident. Ils transmirent aux siècles suivans les travaux des Grecs, et surtout ceux d'Aristote et de Galien. Admirateurs de ce dernier, ils durent adopter son avis sur le pouvoir de la nature dans les maladies ; mais, par suite de leurs opinions philosophiques et religieuses, ils regardèrent la volonté absolue de Dieu comme la cause de tous les phénomènes de la nature et de toutes les actions de l'homme. Honain, en multipliant les puissances de l'école galénique, en admit une qu'il appela immutativa (1). Rhazès émet l'opinion très-remarquable que la fièvre ne constitue pas, à proprement parler, une véritable crise, mais indique seulement :: que la nature travaille à opérer la solution de la maladie (2). Le régime qu'il conseille, dans les maladies aiguës , est conforme aux préceptes du vicillard de Cos (3); selon lui, les moyens diététiques réussissent souvent mieux que les médicamens; il oppose aux fièvres intermittentes les antiphlogistiques et les laxatifs. Averrhoës s'écarte de son maître Avenzoar en prescrivant la saignée, non pas seulement comme une évacuation nécessaire après la coction , mais encore comme un moyen de favoriser cette dernière au début de la maladie (4). : \$ 22. Passons encore sur ces temps peu favorables aux sciences qui précédèrent la renaissance de celles-ci. Quelques observateurs , conservant d'ailleurs le souvenir des travaux des Grecs à eux transmis par les Arabes, durent suivre aussi les dogmes d'Hippocrate et de Galien sur l'expectation. Mais ne quittons pas cette longue époque sans faire mention de a — es à à À (1) Joannith, isagoge in artem parvam Galeni, in-8°. Argent., San P- 6, à. .(2) Rhazès, lib. 19,0. 2, f. 349, c (3) Tbid., lib. 7, © 1, f. 96, e.: (Le. 81ÿ qu S de (4) Colliget., lib, », €. 1, f. 96... EA i x 184 “

(15) l'école de Salerne, dont le poème de Jean de Milan nous a fait connaître les préceptes. Quelques-uns de ceux-ci sont absurdes ou puériles ; beaucoup d'entre eux sont salutaires, et ils doivent avoir influé en bien sur la diététique. 1 § 253. Dans le courant du seizième siècle, Gonthier d'Andernach et Cornarus publièrent des Traductions d'Hippocrate et de Galien, qui se répandirent de plus en plus. Ces ouvrages devinrent presque les oracles de la plupart des médecins, jusqu'à ce que le fougueux Paracelse publiât sa doctrine. | * § 24. Dans tout l'inintelligible fatras de cet énergumène, nous ne trouvons que sa doctrine de l'Archée, démon qui préside dans le stomac à l'opération des Alchimistes, qui ait rapport à notre sujet. C'est cet Archée, auquel on peut aussi donner le nom de Waiure, qui opère tous les changemens en vertu de sa propre puissance, et seul aussi guérit toutes les maladies (1). Malgré les fonctions que Paracelse attribuait à cette puissance, il voulait que la médecine fut toujours agissante, C'est à lui qu'on doit cet horrible amas de combinaisons chimiques, véritables poisons; qu'il introduisit dans la matière médicale, jusque-là composée en grande partie d'herbes simples, malgré les additions que les Arabes lui avaient fait subir. § 25. Parmi les Spiritualistes, les Fanatiques et les Éclectiques qui suivirent Paracelse, je ne citerai que Campanella, qui croyait que la fièvre consiste toujours dans la lutte qui s'établit entre la santé et la maladie, et qu'il n'est aucun moyen qui soit plus propre qu'elle à guérir les affections morbifiques (2). à § 26. Fanhelmont adopta l'Archée, ainsi nommé par Basile Vace en in, ne (1) De virib. memb. , lib. 2, p. 318. (2) Campanell., lib. 3, c. 1 ; art. 5,

(14) lentin, et accueilli de Paracelse. 11 le plaça dans l'estomac, attribua les maladies à sa colère, la santé à sa bonne humeur et à ses efforts : pour maintenir l'équilibre dans l'économie. Du reste, ce médecin fut le plus grand hémaphobiste qui ait existé. LAS S 27. Sylvius (de le Boë), fondateur de l'école chimiatrice, ne voyait qu'altérations des humeurs, changemens chimiques, etc. Son système tendait à faire oublier les préceptes d'Hippocrate ; mais l'école de Paris, présidée par l'antinovateur Riolan, et éclairée par GuiPatin, sut résister à toute innovation. Robert Boyle, en Angleterre, conçut les premiers doutes sur la solidité des principes de Sylvius (1). Cependant il a combattu avec beaucoup de talent le sentiment des médecins sur les forces médicatrices (2). S 28. L'École latromathématique, fondée par Borelli, put s'égarer dans l'application du calcul aux lois de l'économie animale; mais elle comptait trop d'hommes éclairés parmi ses adhérens pour que le pouvoir médicateur fût nié; on se contenta de lui chercher une essence mécanique. 24 §§ 29. Nous devons placer ici l'illustre Sydenham, qu'on regarde comme le restaurateur de la médecine hippocratique et le chef de l'école empirique moderne. Quoiqu'il prétende ne paraître attaché à aucune secte, quoiqu'il ne veuille suivre que la nature, « il parle quelquefois le langage d'une » vaine théorie humoro-chimique. Mais il reconnaît la fréquence des » inflammations, la nécessité des saignées ; nec il fut poly» pharmaque (5). » Rien de plus sage que le traitement qu'il employa contre la variole. — fr Cu cr À es (1) N. Boyle, Sceptical chem. , t. 1 de ses œuvres, p. 300. (2) De ipsa natura , sect. 7. (3) Biograph. de Dict. des sciences médicales , art. de Boisseau.

(118, } Il établit positivement la souveraineté de la puissance de la nature dans la cure des maladies (1). 1] la reconnaît aussi dans les affections chroniques, quoique alors, elle soit moins efficace que dans les maladies aiguës : « Vatura, in morbis chronicis, non habet methodum « tam efficacem quam materiam morbificam foras ejiciat, prout aique in. « acutis (2). » Il regarde la fièvre comme un moyen de guérison : « Profecto enim est febris ipsa naturæ instrumentum quo partes impuras à puris « secernat (3). »

"1 Enfin, s'il était nécessaire de justifier l'estime que lui ont vouée les médecins qui l'ont suivi par le témoignage d'un grand homme, nous dirions que Boërhaave ôtait toujours son chapeau quand il parlait de Sydenham. § 30. Nous mettrons à côté de l'Hippocrate anglais son émule Baglivi, qui suivit dans sa pratique les mêmes principes et se déclara pour l'école hippocratique, quelles que fussent d'ailleurs ses opinions théoriques (4). | Nous ne citerons ici que ces deux passages, qui suffisent pour justifier notre assertion : « Qui bene judicat, bene curat : integritas judicii fons et caput bene medendi (5). » « Medicus naturæ minister et in« terpres, quidquid meditetur et faciat, si naturæ non obtemperat, naturæ non imperat (6). » 3 : x > ; § 31. Nous arrivons au système de Stahl, qu'on peut regarder comme le restaurateur de l'opinion qui reconnaît une puissance salutaire. Ce médecin remet l'animisme en vigueur; il soumet tous les mou> po A (1) Sydenh., De morbis acut., sect. 2. (2) Id., in præf. (3) Id., sect. 1, c. 2, et alibi passim. (4) Voyez sa Praëcis med. passim. (5) Op. omnia. (6) Ibid.

CRI") vemens organiqueset toutes les fonctions à un principe intelligent. Selon lui, la cause de l'activité du corps organisé, celle qui veille à sa conservation et à l'intégrité du-mélange de ses parties, est un êtreimmatériel que Stahl appelle âme, parce que, suivant la règle de Newton , il ne croit pas devoir admettre plusieurs forces quand les affections sont identiques. Cette âme est la nature des anciens, ainsi que le prouve l'étymologie; car Auyx dérive de quow éyeæv (1). On peut dire d'elle ce qu'Hippocrate disait de la nature : « Elle fait sans in« struelion tout ce qu'elle doit faire (2) »..... La nature opère spon« tanément des cures merveilleuses, de sorte que la médecine existe «. par elle-même et bien avant les médecins... (5) » « Toutes les ma- « ladies tiennent à un trouble dans le mouvement de l'économie ani-, « male... {4) » « Chaque cause morbifique travaille en sens con- : _« traire de l'âme qui veille sans cesse à la conservation de son corps, et « la plupart des maladies résultent de ces mouvemens et des obsta« cles qu'ils rencontrent... (5) » « Cette réaction que l'âme produit « à l'aide du mouvement tonique des parties solides s'observe dans « toutes les maladies... » « On ne peut assigner aucune cause phy« sique suffisante de la mort, parce que le corps humain, malgré « sa tendance à la destruction, résiste cependant toujours en vertu « de l'action de l'âme... (6)» « Les hémorrhagies sont presque tou« jours la suite des mouvemens toniques que la nature excite pour « diminuer la pléthore sanguine... (7) » « La nature, ou le principe actif de la vie, est affectée dans les maladies; elle réagit contre 2 - (1) Theor. med. , p: 44. (2) Hipp., Epid., lib. 5, sect. 6, p. 1184. — K. Sprengel, t. 5, p. 211. (3) Stahl, De medicinā sine medico, resp. Cristop. Bacrghauer, Diss. Halæ. Magd. 1707 , in-4°. ; et ejusdem proempton iaugurale de synergeià naturæ in medendo. | (4) Op. cit., p. 602. (5) I6., p. 595, 594. (6) Zbid. , p. 606. (7) Téid., p. 748. / % dk CRE dr.

(17) « les causes ennemies, excite des mouvemens toniques, des conges« tions, des excrétiens, et guérit ainsi les maladies. C'est là l'auto« cratie de la nature dont les anciens ont dit tant de bien (1). L'ac« tivité de ce principe est surtout évidente dans les fièvres, qui ne « sont autre chose que l'effort autocratique de la nature pour dé« truire l'irritation qui dérange les parties vitales et l'éloigner du » Corps... (2). | Stahl regarde les fièvres intermittentes comme utiles au corps, à cause que ces fièvres produisent quelquefois la guérison d'affections chroniques, etc. Souvent, il est vrai, la nature commet des errements, etc... « L'inflammation, dit-il, est le produit des efforts de la nature « contre la cause morbifique..... » : La thérapeutique de Stahl est d'accord avec sa théorie. Dès qu'il déclare les mouvemens vitaux de la nature suffisans pour guérir les maladies, il faut qu'il regarde la trop grande activité du médecin comme très-dangereuse, et pense, avec Hippocrate, que le praticien doit moins dominer la nature que lui obéir et observer attentivement ses effets. | De son temps, le livre de Gédéon Harvey (5) sur l'art de guérir les maladies par la médecine expectante fit beaucoup de bruit. Stahl jugea nécessaire de peser la valeur des principes avancés dans cet ouvrage, et démontra que {Le devoir du médecin n'est pas d'être spectateur oisif, mais d'observer activement les opérations de la nature (4). « Pour « que la médecine puisse être mise au rang des arts humains, il faut « que celui qui la professe soit actif; mais lorsque les mouvemens D (1) Staht et Lagius, Diss. de autocratiâ naturæ ; in-4°. Halæ , 1696. (2) Staht et Heunich, Diss. febris pathol. in genere , in-4°. Halæ, 1702. — Theor. med. , p. 953. (3) Art of curing diseases by expectation. Lond., 1689, in-8°. — Ibid., 1695. — Id., traduit en latin sous ce titre: Ars curandi morbos expectatione ; item de vanitatibus, doctis et mendaciis medicorum ; in-12. Amstel., 1695. (4) Sileni Alcibi., id est, ars sanandi cum expectatione, opposita arti curandi nudâ expectatione; in-8°. Parisiis , 1730. | 5

(18) j « vitaux sont réguliers, énergiques et bien dirigés ,on doit se garder de « les troubler en aucune manière. » Suivant l'opinion de Stahl, une des maximes les plus essentielles dans le traitement des fièvres, c'est d'obéir aux intentions de la nature, qui guérit presque toujours les maladies fébriles par des évacuations, et d'éviter ce qui pourrait supprimer ou troubler celles-ci. Pour favoriser les crises, il choisissait un moyen qu'il croyait, propre à remplir les intentions de la nature, c'est-à-dire, la saignée.. Il était l'ennemi déclaré de tous les remèdes qui irritent fortement.” Pour Méad, Stahlian dans la pratique, Tatro-mathématicien en théorie, la promptitude et l'assurance avec lesquelles la nature guérit. les maladies les plus dangereuses étaient la principale preuve de l'autocratie de l'âme (1). En France, Sauvages fut le NE partisan et le plus zélé défenseur du stahlisme. Bordeu puisa une partie de ses idées dans la SAISIR de Stahl. Son parent La Caze se rendit fameux par son système psychologique qui n'est, au jugement de Sprengel (2), que celui de Fan-Helmont, modifié d'après les vues de Jean Dolœus. Les idées de Barthez découlent aussi de l'animisme de Stahl, et des principes de Bordeu et de La Caze. Selon lui, chaque organe possède ses forces propre, motrice et sensitive, à l'aide desquelles il opère ses fonctions. Il établit ainsi son principe vital, dont les forces sont inhérentes à chaque partie du corps vivant dans laquelle elles déterminent les mouvemens propres, qui ne peuvent toutefois subsister long-temps sans la sympathie de chacune de chaque organe avec le système entier. §S 32. Le système mécanico-dynamique d'Hoffmann n'est guère: important pour nous que parce qu'il précède la théorie moderne de l'excitement, et qu'il lui a même en quelque sorte donné naissance. e (1) *Monita et precepta medica* ; in-8°. Lond., 1551. (2) *Op. cit.*, t. 5, p. 261. s

(,19) Il a eu pour fondement les ASE de Glisson et de Leibnitz, ou les forces de la matière distinctes de l'âme raisonnable. Le principe de ces forces n'est pas aveugle: il agit librement, aspire au but et cherche les moyens d'y arriver. Cette âme sensitive, substance matérielle douée d'une grande finesse, produit tous les mouvements, toutes les actions du corps animal, et n'est autre chose que l'éther répandu dans la nature entière. Hoffmann estimait s'en tenir les Anciens. À chaque instant il cherchait les principes de son système dans les écrits d'Hippocrate. La nature des anciens n'est autre chose, selon lui, que l'économie des mouvements animaux qui surviennent dans les parties fluides et solides du corps : or, comme ces mouvements sont souvent inutiles, souvent immodérés, il n'y a pas grand fonds à faire sur l'autocratie tant vantée de la nature (1). Cependant il reconnaissait ce principe conservateur de notre économie; il l'attribuait au seul jeu automatique ou machinal des organes (2). « Selon lui, les hémorrhagies, les fièvres et les spasmes ne sont pas toujours salutaires..... (3). » Hoffmann admettait les jours critiques des anciens; cependant 'il avait apporté dans cette doctrine quelques restrictions, fondées principalement sur les complications des maladies (/). Sa méthode curative était la même que celle d'Hippocrate dans les maladies aiguës, ou, pour mieux dire, elle tenait le milieu entre la médecine agissante et la médecine expectante. Généralement, il recommandait d'être attentif aux mouvements de la nature , ainsi qu'aux jours critiques , et de se conformer aux règles tracées par le médecin de Cos. Cependant il n'est pas toujours nécessaire d'attendre la coction ” (1) Opp.; vol. 1, p. 88 ; vol. 2, p. 155; et vol. 6, p. 256. (2) De naturâ morb. medicatrice mechanicâ. Halæ, 1699, in-4°. — De naturâ optimâ feb. pestil. medicatrice. Halæ , 1713 , in-4°. (3) Op. , vol. 1, p. 411. (4) Op.; p. 588.

(20) | dans les fièvres, car des moyens énergiques font quelquefois cesser: celles-ci avant même leur parfait développement. Il employait beaucoup la diététique : dans les affections sthéniques, à il cherchait à guérir par l'exercice, la diète et l'eau froide. s S 33. Jusqu'au grand Haller, tous les auteurs de théories physiologiques et médicales n'avaient guère considéré la vie dans les organes eux-mêmes. De là cette multitude de forces arbitraires, tour à tour créées et rejetées ; delà cette foule d'hypothèses qui ne se soutinrent quelque temps qu'à force de raisonnemens , Ady{ousç, et qu'autant qu'elles semblaient s'accorder avec la raison 193% (1): Mais l'illustre _Physiologiste de Berne, reprenant les travaux de Glisson sur l'irrita. bilité, considéra cette force dans les organes eux-mêmes et dans les tissus qui composent ceux-ci. Par lui, la physiologie positive fut créée. Il imprima aux sciences médicales la direction qu'elles suivent depuis la fin du dernier siècle, et cette marche heureuse qui, leur faisant dédaigner de vaines abstractions , tend de plus en plus à les rapprocher des sciences positives. \$ 34. Les dernières années du dix-huitième siècle virent naître et se répandre le système de Brown. Pour ce médecin , la puissance médicatrice de la nature n'était que la somme des forces du corps € entier Le que les maladies tendent presque toutes à diminuer. De là, cette thérapeutique incendiaire qui fit surtout fortune en trente et en Allemagne, où, de tout temps, la polypharmacie fut chère aux médecins , mais contre laquelle la nature et la raison se révoltèrent par la suite de plus en plus. Les funestes effets de cette doctrine, dont le ; fondateur était parti cependant d'un principe vrai (2), la firent abandonner peu à peu, surtout dans les pays chauds. ae commu à tram asmnsmasree tel 1 (1 ŷ Voyez pour la distinction du sens de ces mots , le Proempticon inaugu-rale de Sranz, épi Quoews dreud'eurou, ad Wolhart, Diss. de naturæ er—ror. med. , in-4°. Halæ , 1703, (2) « La vie ne s'entretient que par les stimulans. »

(21) En France, l'impulsion heureuse donnée par Haller, accueillie et continuée par l'immortel Chaussier, par Pinel, par Bichat (1), par M. Broussais, fit repousser ou modifier presque partout la thérapeutique brownienne. L'école de Montpellier sut y conserver la doctrine des forces vitales. § 35. Avant de terminer cette revue rapide et, sans doute, fort incomplète, nous croyons devoir faire mention spéciale des deux ouvrages principaux où le sujet qui nous occupe a été traité avec une sagacité qui nous manque, et une étendue que le temps nous empêche de lui donner. Le premier de ces livres est celui que Fovillon composa pour répondre à l'appel de cette académie de Dijon qui jouit d'une réputation acquise par des travaux utiles (2). Nous allons extraire quelques passages de cet ouvrage, auquel on ne peut reprocher que sa brièveté. I. « On doit entendre par Nature, le principe de tous les mouvements, « de toutes les résistances, de tous les efforts qui, dans l'animal, ne dépendent point de la volonté, et supposent essentiellement la vie. Du reste, « le nom qu'on peut donner à ce principe est indifférent (3). » C'est cette puissance qui combat les maladies. II. « La médecine, entre les mains de la nature, est essentiellement « agissante ; entre les mains du médecin, elle ne peut être que tantôt « agissante et tantôt expectante (4). (1) Bichat a dit : « L'art d'attendre vaut souvent mieux que l'art d'agir. » (Œuv. chirur. de Desault.) (2) Ign. Vict. Fovillon; Mémoire qui a remporté le prix, etc., le 18 juillet 1776, in-8°. Avignon, 1776; réimprimé in-12, à Paris. Traduit en allem. par F. C. Gebhardt, in-8°; à Vienne, 1795. (3) Ib., S 6. (4) T6., S 16.

(22) IH. « il y a, dans chaque homme , une sphère de mouyemens in« diflérens, dans lâquelle tous les actes intérieurs peuvent se passer, sans qu'il en résulte un dérangement de la santé. Cette sphère varie dans chaque individu : elle est plus grande chez l'individu robuste , moindre dans celui qui est faible FÉES. 2 A IV. « La médecine agissante est l'application d'un secours quelconque capable de produire dans l'état phÿsique du malade un changement un peu notable relativement à la suite des modifications que le malade éprouverait sans l'application de ce secours (2). ES À V. « La médecine est expectante, non-seulement quand elle s'abs- . « tient absolument de l'application 'de tout secours , mais encore « lorsqu'elle n'emploie que des secours incapables de produire un « changement un peu notable dans la suite des modifications phy- . « siques que le malade éprouverait sans elle (3). VI. « La médecine est agissante, ou sur le principe morbifique, « ou sur la nature; elle doit toujours agir sur le ie cle peut « ne pas agir sur la seconde (4) ». VII... « Le principe morbifique indique la médecine agissante; les efforts de la nature indiquent la médecine expectante....» | . « On doit s'en tenir à l'expectation, 1°. quand le principe mor2 _« bifique est inconnu ; 2°. quand on manque de moyens pour l'atia« quer; 5°. quand ces moyens sont d'une application dangereuse. On « doit agir, 1°. toutes les fois que les efforts de la nature seront visiRe 0e nee (1) Z6°, S 17. (2) 16., S 18. (3) 16., S 25. (4) 6, \$ 50.

(25) « blement excessifs; 2°. quand ils seront insuffisants; 5° quand ils « seront mal dirigés (1).» . Voullonne veut que, au lieu de diviser les maladies en internes et externes, on les partage avec Celse (2) en évidentes par les causes, et en celles dont la cause est cachée : il pense que l'expectation est plus avantageuse dans ces dernières. Il loue l'idée de Rayniond ; auteur du Traité des maladies qu'il est dangereux de guérir ; mais il critique l'exécution de cet ouvrage, dont nous transcrivons ici une phrase qui aurait pu nous servir d'épigraphe : «x Il faut étudier la direction des forces vitales, respecter leurs « tendances quand elles sont salutaires, et les changer quand elles sont « vicieuses. » | 5 _! Voullonné croit que, dans les maladies aiguës , la méthode expectante est préférable à celle qui fait agir (3) ; cependant il ajoute bientôt que cette loi doit souffrir des exceptions dans telle ou telle maladie aiguë en particulier (4). Il renferme toutes les maladies aiguës dans quatre classes : 1°. maladies inflammatoires ; 2°. maladies spasmodiques ; 3°. maladies par débilité ; 4°. maladies par dépuration ou fièvres essentielles (5). On voit que cet auteur regardait, avec Gelse (6) ,; Sydenham (7), et beaucoup de médecins de tous les temps, la plupart des fièvres comme produites par les efforts médicateurs de la nature; il ajoute une foi-entière aux crises et à la coction (8). Ce médecin avait eu assez de sagacité pour reconnaître que « les « engorgemens et les inflammations tardives sont la cause la plus (1) I6., passim. (2) Celse, De re med., lib. 1, præf. (3) I6., S 73. (4) T6, S 74. (5) 16., passim. (6) Cefse, lib. 3, sect. 8. (7) Voyez plus haut \$ 29. (8) Op. cit. \$ 117 et seq. \

(24) « commune de la mort dans les fièvres »; mais il regarde celles-ci , comme la cause de-ce désordre (1). : Enfin cet homme judicieux termine son travail par donner le conseil de n'être point exclusif (2). | S 36. Le second ouvrage dont j'ai à parler, est celui de Vitet (3): c'est plutôt un traité complet de médecine qu'un écrit simplement dogmatique, dans lequel l'auteur signale et distingue avec sagesse tous les cas où l'expectation doit être employée, Dans ceux où il la croit insuffisante, il recommande une thérapeutique simple, sage, rationnelle , telle qu'il la prescrirait encore presque toujours s'il vivait aujourd'hui. Il a eu d'autant plus de mérite en cela, qu'il pratiquait | à une époque où le brownisme était généralement en faveur, et qu'il avait à lutter contre la majorité des médecins lyonnais, ses compatriotes. | « Vitet, au jugement du savant Desue, a été l'un des plus « sages et des plus habiles praticiens du siècle où il a vécu. Son « ouvrage est peu méthodique , mais rempli d'excellentes observations (4). » jé Ce serait une tâche au-dessus de nos forces, et qui nous forcerait de dépasser les bornes de cet opuscule, que d'analyser les six volumes de la Médecine expectante. Nous allons seulement, comme pour le livre de Foullonne, citer quelques passages, quelques opinions de l'auteur; nous choisirons de préférence quelques-uns de ceux qui ont rapport à l'emploi de la saignée, parce qu'ils feront mieux connaître la thérapeutique de Vitet, et pourront le venger du blâme qu'on a voulu jeter sur lui. 1. D'abord, il croit à l'autocratie de la nature. Celle-ci fait, selon Goussier (1) 16., § 118 et seq. (2) 16. §§ 153 et dernier. (3) Médecine expect., 6 vol., 1803, in-8°. (4) Biogr. médic., art. Varet.

(25) | lui, de plus grands efforts dans les maladies internes inflammatoires pour l'expulsion de la matière morbifique que dans les inflammations externes (1). Il ajoute, par conséquent, foi aux crises. R A # = 2 A Æ L. mAË CE] A 2 I. « De tous les moyens que l'art puisse mettre en usage pour calmer les violens efforts de la nature (dans l'inflammation }, le plus puissant est, sans contredit, la saignée, pourvu qu'elle soit faite les premiers jours de inflammation; car au-delà du quatrième jour, ordinairement la saignée dérange ces efforts pour la coction et la crise. « La première saignée doit être plus forte que les suivantes; plus ces dernières sont petites, rapprochées, plus elles produisent de bons effets : les saignées abondantes et peu nombreuses abattent les forces vitales et musculaires ; Les petites saignées multipliées diminuent les forces vitales sans les abattre; elles modèrent les efforts de la nature, elles ne troublent point sa marche, III. « On ne saurait fixer le nombre des saignées et la quantité de sang à tirer les premiers jours de chaque espèce d'inflammation , sans consulter avant la saignée, le pouls, le tempérament, etc.(2) IV. « La saignée ne doit pas être pratiquée, dans les maladies inflammatoires, avec la lancette: les sangsues et les ventouses scarifiées l'emportent sur cet instrument lorsqu'il faut évacuer lentement le sang, diminuer insensiblement les forces vitales, détourner beaucoup de sang de la partie enflammée, et le faire circuler en plus grande quantité dans une partie éloignée de l'endroit enflammé, etc. (3). V. « Les remèdes les plus actifs dont les Empiriques font le plus ee 4 me (1) Op. cit., t. 1, p. 226. (2) I6., p. 229 et seq. (3) 16., p. 255.

(26) « grand usage dans toutes les espèces de maladies inflammatoires, sont ‘« les émétiques et les purgatifs.: depuis deux mille ans. et plus, ik a « été impossible de Teur démontrer les. funestes effets de ces remèdes; « comme ils y voient la médecine universelle, il leur importe peu « de troubler les efforts de la nature, de détourner la coction de la « matière inflammatoire, de nuire à la résolution et d'empêcher la é LL 5 « crise, (1}» VI. Il n'existe aucun spécifique de l'inflammation. VII. L'auteur reconnaît que quelquefois l'estomac est enflammé dans une fièvre intermittente, mais il croit que c'est l'humeur de cette fièvre qui s'est portée sur l'estomac (2). VIH. La saignée et la révulsion sont les principaux moyens de traiter l'inflammation. IX. Dans les cas de plaies, de coups à la tête, il blâme fortement l'usage des émétiques. \$ 37. Nous voici parvenu à la fin de l'esquisse: rapide que nous avons entreprise sans consulter nos forces. Nous n'avons parlé que des opinions, des médecins sur les travaux desquels la postérité a déjà pu prononcer; nous n'aurions jamais osé porter un jugement: sur des: hommes que nous regarderons toujours: comme nos: maîtres et nos modèles. La même pudeur nous a empêché. de parler des: médecins vivans, parmi lesquels il existe un grand nombre de dignes suecesseurs d'Hippocrate et, de S'ydenham. I] en est entre nos juges : comment, d'après cela, aurions-nous pu les juger nous-même ? Notre but a été de faire voir que, dans tous les temps, dans: toutes les écoles, dans toutes les sectes, il y a eu des hommes qui ont cru à une (1) I6., p. 237. (3) I6., p.359 et 360. ns mm

(27) puissance médicatrice , et qui, par suite, ont servi ou moins la médecine expectante. Cela posé, nous allons, pressé que nous sommes par le temps, avancer quelques propositions qui seront le corollaire de ce qui précède, et le fruit de nos réflexions, d'après l'état actuel de la science. Nous sommes forcé de nous renfermer dans des limites si étroites, que nous ne pourrions toucher ici que ce qui a trait à la pathologie générale. Il existe une puissance médicatrice dans l'économie animale , puis- | sance qui tend à maintenir l'équilibre d'où résulte la santé. Les plus grandes preuves de la réalité de cette force sont les succès qui ont couronné quelquefois, à toutes les époques, l'emploi des méthodes ne nm les plus opposées. 18 Le nom de cette puissance, les opinions sur son essence ont varié, sans pour cela qu'on ait cessé de la reconnaître. TIT. Cette puissance se manifeste principalement par les crises. I Y. Il existe des crises et des jours critiques ; mais cette existence n'est ni nécessaire, ni réglée, au moins dans nos climats, où des praticiens également sages l'ont tour à tour niée, ou admise. °H4o : : i ” Ÿ. nm ui de là que: 1 ie ne doit jamais être Jar vent tout à fait à elle-même ; l'homme de l'art doit la surveiller sans cesse : quelque

f (28 partisan qu'il soit de l'autocratie de la nature, «il faut que fie méde« cin agisse, il ne peut pas rester inactif (1). » VI. Les crises sont peut-être dues à la cause, de l'absorption et de l'exhalation ; dont l'action est modifiée par la cause morbifique. Ainsi, elles dépendent peut-être de l'endosmose et de l'exosmose, peut-être de l'électricité; peut-être enfin ces derniers agens sont-ils la puissance médicatrice elle-même. Dans tous les cas, celle-ci est le résultat de la vie. VII. 1] ne faut attendre les crises que quand on ne peut pas arrêter d'abord la maladie. En effet, « il n'y a aucun inconvénient à arrêter « les maladies dès leur début , il peut y en avoir beaucoup à les laisser marcher {2).» | VIII. Cependant on peut s'en tenir à l'expectation , quand la maladie est fort légère, quand les secours de la médecine ne procureraient pas une guérison plus prompte que celle qu'on peut attendre de la nature, quand enfin la maladie est inconnue dans son essence ou son siège, ou qu'elle est au-dessus du pouvoir de la médecine. IX. la diète et le régime, qu'on a regardés souvent comme des moyens d'expectation , sont toujours des moyens actifs. X. Les maladies aiguës exigent des secours plus prompts, plus actifs mn 4 0 4 rm a (1) Broussais, Cours oral de pathol. gén. Leçon du 28 février Me Le Id., Œuvres, passim.

(29) que les maladies chroniques ; mais celles-ci veulent une persévérance de laquelle seule on doit attendre la guérison. X I. _ Dans les fièvres, si tant est qu'il y en ait d'essentiels, _ on peut attendre dans quelques cas ; ce sont ceux où la fièvre est éphémère et produite par une cause légère, ceux où elle est intermittente et simple : on voit, en effet, très-souvent, des fièvres intermittentes se terminer seules. | XII. Il faut presque toujours agir le plus tôt possible dans les phlegmasies. Les secours à employer seront d'autant plus urgents, d'autant plus efficaces , que le tissu ou l'organe enflammés seront plus et plus tôt susceptibles de désorganisation , d'altération quelconques; qu'ils seront plus essentiels à la vie, qu'ils auront des sympathies plus actives et plus multipliées.) On évitera, par l'observance de ce précepte, ou de laisser arriver la maladie au point où elle offrira les symptômes de ce qu'on a nommé, mé adynamie et ataxie, ou de laisser subsister dans les organes une phlegmasie chronique qui pourra produire une foule de désordres. LII On peut souvent attendre dans les hémorrhagies : on doit ie faire, 1°. quand elles sont salutaires; 2°. quand elles sont habituelles: mais on doit agir promptement , 1°. quand elles sont excessives , dans tous les cas; 2°, quandelles sont inutiles ou tout à fait morbides. Xl V. Les névroses sont trop peu connues encore pour qu'on puisse bien distinguer les cas. où l'on doit agir de ceux où l'on peut attendre. Ce _ pendant, d'après la tendance connue de ces affections: à dégénérer en habitude, on ' peut dire qu'il faut s'opposer le: plus tôt possible à

(350) leur marche, lorsqu'elles commencent ; à leur existence, amas elles sont établies. : X V. Parmi les maladies des grands appareils spéciaux , celles où l'on doit le moins attendre sont les affections de l'axe cérébro-spinal , et, entre celles-ci, les inflammations et les hémorrhagies, parce que les organes qui constituent cet appareil sont plus délicats, et que leur lésion est plus promptement mortelle. C'est surtout aux maladies des centres nerveux qu'on pourrait appliquer ce passage de Bonrius : « {n. « hoc porro affectu , nil procrastinandum , cum sit morbus acutissimus; « qui, si quis alius vehementer, cito et cum periculo movetur (a). » X VL. Peut-être aurions-nous dû placer auparavant: les affections des principaux organes de l'appareil digestif, à raison de la fréquence (plus grande de ces maladies. La gastro-entérite, aiguë ou chronique, exige d'étant plus de soins et d'attention qu'elle est plus souvent méconnue, qu'elle est, plus fréquente, et qu'elle précède, accompagne, ou, suit un grand nombre d'autres maladies. X VIL Les affections de l'appareil respiratoire viennent ensuite ; malgré l'opinion de Laënnec, qui les regarde comme les plus fréquentes parmi les maladies locales (2). Mais ; à raison de la délicatesse des tissus affectés, de la facilité avec laquelle ils s'altèrent, et de la rapidité du développement de productions accidentelles au milieu d'eux, RATTEN « (RERL P CT ; aéré) RENE mi pti æ médecine ar » les lettres de M. Lallemand'; Ouvrage de Bouitlaud ; etc.! p} ni édité 9 (2): Traité de l'anatomie. seconde édition, 4,1 ;, jurod nP-te huldier

(51) de leur fréquente obscurité enfin , il faut les examiner avec soin a agir de bonne heure, et quelquefois Jong-temps. XVIIT.
Heureusement les affections du principal organe de Panel circulatoire sont assez rares. Quand elles commencent , elles exigent de _prompts secours, à cause de l'activité continuelle di viscère dont un repos salulaire ne peut pas favoriser la guérison. FIN.

(32) HIPPOCRATIS APHORISMI. L. Hæc (ars) enim, ubi morbum percepit, curationem instituendam censet , id unum spectans, ne temeritate magis quàm consilio , et ut facilitate potiùs quàm vi, curationem adhibere videatur. Illä (natura) verd, si tam dit morbum ferre possit ut à medico rectè perspici possit, curationem etiam benè feret. (Lib. de Arte, TUE ed. Foxs.) ji IL. * Ars medica ab eo quod molestum est liberat, et id, ex quo quis ægrotat auferendo , sanitatem reddit; idem et natura per se facere novit. Qui sedet, exsurgere conatur; et qui movetur, quiescere , multaque ejusmodi quæ sunt artis medicæ , natura sibi vindicat. (De victûs ratione, lib. 1, p. 345.) | III. Morborum naturæ medici (sunt). De Morb. vulg., S 1, sect. 5.) FL: IV. Natura omnia omnibus sufficit. (De Alimento, Sect. 4, p. 381.) Y. Quæ sanè ipsa medicamentis jam indigent , etsi sunt quædam quæ neque medicamentis sanari possunt. (De victûs rat. , lib 3, p.366.) WT: Àt morbi omnes solvuntur aut per os, aut per alvum , aut per vesicam, aut alium quemdam ejusmodi articulum. Sudor vero ompibus communis est. (De vict. rat. in morbis acut. , sect. 4. 405.) We : \

ESSAI

N° 177.

SUR

L'EXPECTATION;

*Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 13 août 1828, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR PROSPER MEYNIER, de Dôle,

Département du Jura;

Bachelier ès-lettres; ex-Chirurgien sous-aide major aux hôpitaux
militaires de Bordeaux, Bayonne, Madrid, Besançon, aux hôpitaux
d'instruction de Strasbourg et du Val-de-Grâce; Chirurgien à l'hô-
pital de la Garde Royale.

« *Perinde est periti medici, quandoque
nihil agere, atque alio tempore efficacis-
sima adhibere remedia.* »

SYDENHAM, sect. 5, cap. 6.

« *Principiis obsta; sero medicina paratur,*

« *Cùm mala per longas invaluere moras.* »

P. OVID. Nas., t. 1, De remed. amor., lib. 1.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 15.

1828.